

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Lendemains de théâtre : revue de
presse

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1958, tome 56, p. 84-93

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

Lendemain de théâtre

Se trouver en novembre sans avoir pu commencer les répétitions, par suite de la grippe et d'autres difficultés, voir en outre tous les anciens acteurs du collège indisponibles pour des raisons très sérieuses, — préparation de diplôme, de maturité, etc., — tout cela n'était guère fait pour encourager les responsables du théâtre à se présenter quand même à leur public fidèle, deux semaines seulement après la rentrée de Noël. S'ils ont tout de même tenté l'aventure, c'est qu'ils se sont sentis encouragés par leurs amis de toujours qui les attendaient au rendez-vous annuel ; la pressante bonne volonté d'un groupe de jeunes qui ne demandaient qu'à travailler pour assurer la relève et l'aimable et totale collaboration qui leur fut promise par leurs amis de Monthey, M. Pierre Raboud surtout, achevèrent de les persuader.

Dans le choix du programme il convenait de respecter par la qualité le souci de la formation des jeunes et le goût exigeant de ceux qui leur font l'amitié de s'intéresser à leurs efforts ; on ne pouvait toutefois songer, en si peu de temps, à monter un spectacle dont l'ampleur exigerait de trop gros efforts de mémoire et des exercices qui les distrairaient exagérément de leur principal devoir.

Les pièces choisies ont été présentées ici-même, nous n'y reviendrons donc pas, et nous nous contenterons de relever l'accueil que leur ont réservé les représentants de la presse. Ils étaient une dizaine environ à la répétition générale, une « vraie répétition générale », a-t-on souligné : c'est qu'en effet, le trac mettait un peu de nervosité dans le jeu et la voix des jeunes acteurs, tous un peu surpris de se trouver seuls pour la première fois face au « trou noir » de la salle.

Les journalistes qui ont l'habitude des « générales » d'amateurs et même de professionnels connaissent bien cette nervosité ; ils savent en tenir compte tout en permettant souvent par leurs critiques de fructueux amendements.

Dans la *Tribune de Genève*, M. L. Savary remarque d'abord l'intérêt que présente la tradition des théâtrales de collège :

La coutume, qui existe dans plusieurs collèges de notre pays et d'ailleurs, d'organiser chaque année une représentation théâtrale, me semble excellente et digne d'être encouragée. C'est un divertissement, sans doute, auquel les lycéens prennent beaucoup de plaisir et apportent beaucoup d'ardeur ; mais c'est aussi un élément précieux de l'instruction et, je n'hésite pas à l'affirmer, de l'éducation. D'une part, les jeunes acteurs comprennent et connaissent mieux un auteur lorsqu'ils l'ont interprété sur les planches ; d'autre part, l'esprit d'équipe nécessaire à l'entreprise, la coordination des efforts à laquelle chacun doit participer, donnent aux jeunes le sens de l'œuvre commune, des exigences de la collaboration féconde.

Les deux pièces présentées étaient aussi différentes que possible, note le chroniqueur des *Neue Zürcher Nachrichten*, dans son compte rendu des théâtrales des collèges catholiques suisses. « Pour nous, écrit-il, cette alliance d'une pièce moderne et d'une pièce classique, l'une religieuse et l'autre profane, serait impensable, mais l'usage français et suisse-romand l'admet parfaitement. »

Du *Médecin malgré lui* chacun savait ce qu'il devait attendre, il est trop connu pour qu'on s'y attarde beaucoup. Mais le *Judas*, d'Hubert Gignoux, ne pouvait manquer de frapper ; c'est une œuvre insolite à propos de laquelle on s'interroge : la pièce manque-t-elle de corps et n'atteint-elle vraiment pas le spectateur, comme l'écrit le correspondant du *Courrier* ?

Ce « jeu scénique » est un mystère comme les aimait le Moyen Age : décor simultané, avec Ciel et Enfer, extrême liberté de la

chronologie, mélange d'allégorie et de réalisme, diable apportant à la fois l'élément comique et la dimension surnaturelle. La pièce est courte, et c'est peut-être son principal défaut. Composée très vite, pour être jouée par les prisonniers de l'Oflag 8 G à Pâques 1941, elle souffre d'un manque de déploiement tout ensemble temporel, spatial et psychologique. Prendre Judas avant sa rencontre avec le Christ et le conduire en moins d'une heure jusqu'au désespoir de la pendaison, il y avait là une gageure impossible à tenir.

On le remarque moins à la lecture, où l'on est surtout frappé par la vérité psychologique du caractère de Judas et l'exactitude théologique de son rôle. Ce petit raté de province, qui se croit quelqu'un et haïra l'être parfait qui lui aura fait découvrir sa médiocrité, c'est le péché fondamental, celui de Lucifer, celui d'Adam : le refus de la condition de créature. Il était juste que ce fût le péché originel qui tuât le Rédempteur. Nous craignons, hélas ! que cela, et tant d'autres choses de la même valeur, n'ait pas le volume suffisant pour atteindre vraiment le spectateur. Non pas que le dialogue manque de relief : la langue de Gignoux est drue et dense, les répliques vives et nettes, un vrai style de théâtre. Mais nous avons eu jeudi l'impression, sauf dans quelques scènes secondaires, d'un schéma qui manque un peu de corps.

M. Werner Anthony, dans la *Feuille d'Avis de Monthey*, est d'un avis très proche, quoique moins catégorique.

Judas, fresque biblique plus que théâtre pur, a été écrit par un prisonnier pour des prisonniers. Cette pièce, dont on connaît d'avance le dénouement, ne suscite pas à proprement parler d'intérêt dramatique. Elle permet toutefois aux êtres qui la jouent de recréer avec intensité les passions « pour ou contre » qui animaient le peuple juif au temps de Jésus.

Satan, l'astucieux et profond connaisseur de l'âme humaine, sait attiser la haine qui sommeille au cœur de chaque homme et Gignoux, dans son *Judas*, le campe si véridiquement qu'il le rend presque sympathique. A moins que cette sympathie provienne du jeu de François Zosso, ce diable fait sur mesure.

Le rédacteur du *Message des Alpes* (Aigle) est d'une opinion bien différente :

C'est une œuvre extrêmement dense, mais dure aussi ; qui frappe, surprend même par certains anachronismes voulus ; qui heurte par le caractère donné à ce Judas : froid, calculateur, jaloux, haïeux même. Pas une seconde, semble-t-il, il n'a suivi

le Maître par amour. Mais c'est une pièce très profonde, qui oblige à réfléchir, à rentrer en soi-même. Et cette surprise même que l'on éprouve à son audition est un élément de méditation. L'élément de confiance, d'amour, de piété, pour tout dire, est cependant présent dans l'œuvre, ce qui détend l'atmosphère. Il est donné par les courtes mais ferventes apparitions de Simon le lépreux.

En elle-même, cette pièce n'est pas destinée à de très jeunes acteurs qui n'ont pas — heureusement pour eux — l'expérience permettant de donner au personnage principal la profondeur qu'a voulue l'auteur et qu'il a sans doute trouvée dans ses compagnons de captivité. Mais à défaut de cette expérience, les Collégiens de Saint-Maurice ont à leur service une sincérité, une bonne volonté, une foi aussi, qui leur a permis de donner une interprétation excellente de ce drame très violent.

Le *Judas* qui nous est présenté nous a beaucoup plu : il fait frémir et réfléchir.

Il est suivi dans cette voie par le correspondant de la *Feuille d'Avis de Lausanne* :

Face au diable présent en chair et en os poussant le disciple à la trahison honteuse, Gignoux lui oppose l'espérance, la délivrance chrétienne et la libération. Force est de reconnaître que le spectateur est pris par la grandeur du drame qui garde, même de nos jours, son entière valeur et toute sa signification.

Quant à M. L. Savary, il ne cache pas l'intérêt qu'il porte à cette pièce une peu improvisée :

Le spectacle débuta par *Judas*, la pièce bien connue d'Hubert Gignoux, jouée naguère à Paris. Elle a été écrite en 1941, dans un « Oflag » de prisonniers de guerre français en Allemagne. C'est donc une œuvre de circonstance, dont le but était d'abord de remonter le moral de camarades souffrant de la défaite et de la privation de leur liberté. Je suppose que le texte a été quelque peu remanié depuis lors ; tel qu'il est, il garde un certain caractère d'improvisation, qui n'est du reste pas désagréable.

Il n'y a pas lieu de s'étendre beaucoup sur le sujet : c'est celui dont les Évangiles donnent la substance, mais avec les adjonctions permises à un écrivain. On voit Judas auprès de sa mère ; il est graveur de médailles ; il a entendu parler de Jésus et brûle de connaître, d'approcher le thaumaturge dont la réputation va grandissant. Il quitte donc le foyer et l'on apprend ensuite qu'il fait partie des Douze et qu'il est très fier de ses fonctions de trésorier. L'action se poursuit comme il se doit. Il ne saurait guère y avoir ici de surprise, puisque l'on obéit à

la ligne des récits évangéliques. En revanche, l'auteur a réussi à susciter une émotion grandissante, par sa manière originale, réaliste et mystique tout ensemble, de présenter les événements. Si la scène du début est peut-être languette, en revanche il y a dans le corps même du drame, des passages remarquables par la sobriété et la puissance d'évocation.

Comme au moyen âge, dans les mystères, on voit d'un côté le paradis, figuré simplement par une tenture bleu ciel, et de l'autre l'enfer, avec une tenture rouge. Du paradis viennent des hymnes liturgiques, qui ne sont autres que des enregistrements de la chorale de l'Abbaye. Du côté satanique, eh bien ! il y a un personnage important, qui survient quand il faut, qui insinue, qui donne ses perfides conseils, qui dissipe les hésitations, étouffe les scrupules. Nous verrons tout à l'heure que ce rôle est tenu admirablement.

Le Diable sait quelles sont les fissures béantes par où il peut pénétrer dans l'âme de Judas. L'Isariote, en effet, n'est soucieux que du temporel ; il ne voit dans la mission de son Maître que l'accomplissement d'un programme politique ; en outre, il est jaloux de lui. « Je le hais parce qu'on l'aime », lui fait dire l'auteur. Ainsi, les choses que nous savons vont vers leur inéluctable accomplissement.

Avec quelques nuances, la presse, dans son ensemble, reconnaît l'homogénéité de l'interprétation, avec une mention spéciale, bien sûr, pour les protagonistes. Citons M. Pierre Valette qui, dans *La Suisse*, résume brièvement l'avis de ses confrères :

L'interprétation du difficile jeu de scène de Gignoux, composé dans un Oflag pendant la guerre, fut homogène. De la distribution, détachons cependant les noms de Grégoire Muller, qui campa une figure saisissante de Judas, et de François Zosso, qui incarna le personnage du diable avec bonheur.

Le Médecin malgré lui a bien fait rire tant la presse que le public jeune et adulte. Puisque Molière n'a jamais voulu autre chose, il semble que les acteurs ont rempli leur mission, comme le note Jean-Luc Mathieu, dans la *Feuille d'avis du Valais* :

La convention de la comédie est de faire rire les spectateurs et dire que les étudiants de Saint-Maurice nous ont fait rire

durant une heure est le meilleur compliment que l'on puisse leur rendre...

C'est que Paul Pasquier avait très nettement mis en valeur le côté « farce » de la pièce, souligne le *Messager des Alpes* :

Paul Pasquier a traité le *Médecin malgré lui* d'une façon extrêmement moderne, sans toucher au texte, mais par des costumes fort suggestifs et en usant de ces perruques de raphia aux couleurs très vives. Il a tiré de cette pièce tous les effets possibles, donnant à ses acteurs un rythme très rapide, cherchant le côté « farce », le mettant en valeur avec infiniment de bonheur.

Pour activer encore le mouvement, il utilisa des éléments de décors à plusieurs faces que des valets de la comédie tournaient selon le lieu des divers actes, ce qui évitait les chutes de rideau et les changements de décors et maintenait le spectateur sans cesse dans l'action.

Renforcés par d'excellents acteurs de Monthey, les élèves du Collège ont, là également, été égaux à la réputation qu'ils se sont faite et la théâtrale de 1958 est d'aussi bonne veine que les précédentes.

Le spectacle de cette année doit beaucoup à l'acteur et aux actrices du Cercle théâtral de Monthey, à M. Pierre Raboud en particulier, qui fut pour la toute nouvelle équipe, un appui sûr et sans cesse encourageant. Laissons M. M. Favarger rendre hommage dans *La Liberté* aux acteurs du *Médecin* :

C'est à M. Pierre Raboud qu'incombait le rôle de Sganarelle, qui échut pour sa création, à Molière lui-même. On ne put s'empêcher de sourire quand il déclara en substance : je serai médecin et même apothicaire. Pourquoi ? Parce qu'il est... pharmacien à Monthey. Cette localité compte une société dramatique — dont il est — aux représentations aigauniennes. Fort beau timbre de basse, prestance, autorité, M. Raboud a tout ce qu'il faut pour donner du relief au *Médecin malgré lui*. Il trouva en M^{me} Solange Bréganti une partenaire digne de lui et qui témoigna d'un sens parfait du comique. Pour être digne d'éloges aussi, M^{me} Henriette Wirz eut peut-être un peu plus de peine à se mettre dans le climat de la farce. Elle n'en fut pas moins une Jacqueline pleine de verve. M. Germain Allaz prêta une voix de fausset (qu'il n'a heureusement pas dans la rue) à Géronte,

qu'il interpréta avec une grande constance ; il était tout près de la charge, mais cela est permis dans un tel cas.

Monsieur Robert (M. Jean-Pierre Schuwey) n'a fait qu'une apparition sur le plateau. Ce fut assez pour montrer d'incontestables dons. Lucinde (fraîche et jolie fiancée) et Léandre, son promis, furent animés par Mlle Josy-Anne Crittin et M. Pierre Gasser avec autant de goût que de simplicité.

A MM. Daniel Dayer, Georges Schindelholz, Michel Borgeat et Michel Coundouriadis revenaient respectivement les rôles de Valère, Lucas, Thibaut et Perrin. Ils surent, chacun à sa place, donner de l'homogénéité au spectacle.

Les décors et costumes de Jean-Claude Morend et Danièle Ingnoli furent vivement goûtés et « seuls en ont été surpris, dit la *Feuille d'avis de Lausanne*, ceux qui n'avaient encore pas eu le privilège d'apprécier le talent de ces deux artistes ».

Quant à la musique de scène, dirigée par M. le chanoine Marius Pasquier, on a surtout remarqué qu'elle contribua beaucoup à maintenir le rythme de la pièce durant les brefs changements de décors exécutés sur scène par les valets.

Paul Pasquier fut le « metteur en scène raffiné, dont la patte est toujours reconnaissable ». Il a montré une nouvelle fois que l'on peut attendre beaucoup des jeunes quand on sait leur communiquer l'amour du métier et mettre à leur entière disposition une expérience déjà longue du beau théâtre.

Notons, pour terminer cette petite revue, les paroles encourageantes que M. Pierre Antonioli (*Feuille d'avis du Valais*) adresse à l'*Agaunia*, société organisatrice :

L'Agaunia a remporté hier, dans le domaine théâtral, un nouveau succès. Ce succès est mérité, car les Agauniens sont avec les Sariniens les seules sections de la Société des Etudiants Suisses à présenter un spectacle artistique, du moins en Suisse romande.

Et ce n'est pas facile.

Le résultat n'en a que plus de valeur. Que le jeune et actif président Jean-Marc Gaist soit félicité ainsi que tous les Agaudiens.

Et que la tradition se perpétue.

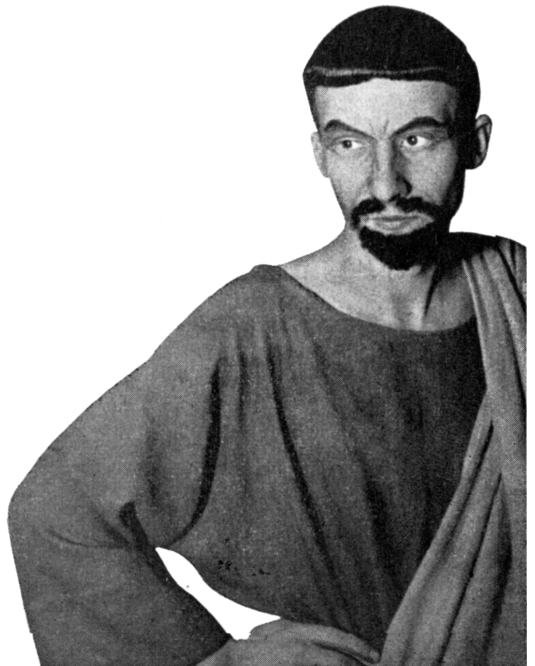
En bref, le spectacle de cette année a préparé les forces nouvelles qui permettront sans doute l'an prochain, à l'occasion du centenaire de l'*Agauinia*, de se lancer dans une entreprise de plus grande envergure. Si tel a été le cas, comme ils l'espèrent, les responsables peuvent s'estimer satisfaits : un grand pas aura été fait dans ce perpétuel recommencement qu'est la formation des jeunes par le « théâtre au collège ».

xxx



Le Diable

(M. François Zosso)



Judas

(M. Grégoire Muller)



**« Voilà justement ce qui fait
que votre fille est muette ! »**

(Acte II, scène IV)

De gauche à droite : Mme Henriette Wirz (Jacqueline), MM. Germain Allaz (Géronte), Daniel Dayer (Valère), Pierre Raboud (Sganarelle), Georges Schindelholz (Lucas), Mlle Josy-Anne Crittin (Lucinde).